

## LA LETTRE D'INFORMATION DES AMIS D'ANDRÉ LEMAITRE

# POURQUOI LEMAITRE ?

La « défense et illustration » d'André Lemaître est une mission enthousiasmante mais qui n'est pourtant pas facile tous les jours. Il faut couramment surmonter des obstacles qui vont du scepticisme poli au mur d'incrédulité.

Il est difficile de convaincre qu'un peintre à la notoriété modeste, qui n'a peint que dans la limite étroite de son coin de campagne, qui est resté attaché à la valeur du « métier » et à la « création d'images » en ne plongeant pas dans une abstraction qu'il ne méprisait pas, est néanmoins un grand peintre du vingtième siècle. Un musée soutient son œuvre à Falaise, sa ville natale, dans un combat discret de tous les jours. Mais la bataille de la pleine reconnaissance n'est pas gagnée.

C'est pourquoi, en nous intéressant à l'œuvre-même, nous avons choisi dans ce numéro spécial, de répondre à cette question : *Pourquoi Lemaître ?*

Au fil d'une chronologie rudimentaire, nous le faisons au travers de regards extérieurs qui sont assurément plus qualifiés que les nôtres.

Nous avons ainsi « convoqué », parce qu'ils l'ont étudié, le connaissent et font référence, Mayer Barouh, Alain Tapié, Henri Thomas, Philippe Duval et Claude Quiesse.

Nous vous souhaitons une très bonne lecture et, pourquoi pas, une belle révélation.

**Guillaume Cholet**  
Président de l'association  
des Amis d'André Lemaître



André Lemaître et **Armand Nakache**  
à Clécy-sur-Orne chez Paul-Emile Pissarro (vers 1950)



Autoportrait à la pipe (1950)  
Musée André Lemaître, Falaise



André Lemaître à Clécy-sur-Orne  
chez **Paul-Emile Pissarro** (vers 1950)

1975

## UNE ŒUVRE D'UNE INÉPUISABLE INTROSPECTION

« Une véritable œuvre, solide, charpentée, vivante et vibrante, un régal pour l'historien d'art ! Une œuvre par laquelle il exprime tout : son univers matériel mais aussi son immense amour de l'art, de l'être, des choses et de la femme. Une œuvre de fougue, de passion, d'une inépuisable introspection.

La passion, chez Lemaître, commence sous la forme d'une certaine nostalgie – presque une lassitude avant l'heure devant l'énormité de la tâche [...] l'artiste qui a choisi de peindre pour ouvrir le dialogue avec les hommes et l'éternité a besoin de sécurité : il se blottit sous les ailes bienveillantes mais froides des Grands-Maîtres. Il cherche dans les sillons qu'ils ont tracés la semaille oubliée qui le nourrira. Il a besoin de sécurité car il a envie de chanter à tue-tête mais peur d'être ridicule, d'être « à côté » et surtout de ne pas être entendu. Dérisoire contradiction d'un homme qui a fait le trop-plein de lui-même ! Un homme qui regarde ce « jardin d'hiver » (peint en 1961) et qui confond lumière glabre d'un matin de froidure avec la soi-disant indifférence d'un public qu'il ne sait comment atteindre et qui ne vient pas ! Un homme qui se réfugie dans cette maison-prison qui l'étouffe et qui l'exalte à la fois, parce que là est son œuvre !

Faudra-t-il que toujours cet univers entièrement recréé l'enferme sur lui-même alors qu'il se veut ouverture béante, voie royale et glorieuse, le message de tous les temps ?

En 1950, c'est une dure bataille qui commence réellement : « Pourrai-je me délivrer de tout ce qui est en moi ? » la brosse un peu rageuse et désordonnée [...], c'est un peu de trac dont on voudrait bien se débarrasser, mais dont on aimerait mieux que « les autres » vous débarrassent ... les tons se sont durcis, les lignes aussi. Les noirs apparaissent en masse ainsi que les verts plus acides. La guerre a révélé chez Lemaître, la violence, la dureté, la puissance de l'esprit alliée à l'inférieure machine [...] en 1950, le « paquet de gris à la pipe » éteint une fois de plus ce vain espoir que tout serait possible, facilement, en se laissant docilement guider par les conseils du maître à penser, le seul et le plus grand : Cézanne. Le va-et-vient démontre très clairement la lutte que Lemaître mène tout seul (volontairement isolé d'ailleurs – mais pourrait-il en être autrement ?). Une lutte qui se résume en peu de mots : peut-on encore prendre sa place dans la lignée de l'Art éternel ?



Paysage à Canon (1966)  
Collection particulière



Panier, pommes et fleurs (1950)  
Conseil départemental du Calvados



*[En 1973, Gibier d'eau est] bien d'un Lemaître détendu, d'une palette sobre et solide, d'un métier de terrien bien campé sur de bons sabots. Les couleurs sonnent à leur paroxysme. L'on nous joue le grand aria en pinceau savant majeur ! C'est encore le terrien, amoureux de la Normandie qui nous chante ici un « paysage à Vieux Fumé » (1974). Lemaître paysagiste est architecte de la nature. Il ordonne et soumet à sa volonté maisons et lignes d'horizon, arbres et étangs, trouvant sans cesse son inspiration dans le décor normand qui est inépuisable. On devine une grande satisfaction : celle d'un métier que l'on a bien en main et qui ne vous trahit plus jamais.*

*Dans le nu au fauteuil de 1974, la jeune femme au corps frémissant s'offre, soumise. Les désirs et les plaisirs charnels sont, au fond, toujours présents dans l'œuvre de Lemaître. Le « fond de sexualité », comme disait le chroniqueur en 1949, est une donnée constante de son tempérament et de ses aspirations ; l'art et l'amour se rejoignent en lui par une même expression : la vérité.*

*J'ai parlé de puissance, de fougue, de sensualité... oublions tout cela ! L'art est passé ici, dans le silence. Vermeer, Chardin, Cézanne, une ligne de peinture, des siècles d'expression picturale et toujours le même miracle : un peintre a su voir pour nous les choses dans ce qu'elles ont de plus humble et de plus éternellement humain ».*

**Mayer Barouh**

*Editeur et amateur d'art*

*Extraits de : A. Lemaître, Editions BDS, 1975*



Nu couché (1968)  
Musée André Lemaître, Falaise

1992

## LA NORMANDIE EST SA LOCALITÉ

« Dans le corps profond des paysages, des assemblages d'objets, le peintre réinvente la nature dans les équivalences de la touche et de la couleur. Il s'en tient à la localité pour mieux l'absorber dans la peinture et décrypter ainsi la topographie de sa mémoire sensible. André Lemaître est ce peintre-là, il en existe très peu comme lui et ils sont en général méconnus. La Normandie est sa localité, mais nous ne croyons pas qu'il en soit prisonnier. Il la soumet à une interrogation perpétuelle, il dévore ses modèles naturels pour en restituer la permanence. Son art est presque non appris – pour cela il y a la nature – s'invente dans l'anxiété de la réponse à donner à ce qui la sollicite et nous aussi autant que lui.

Comme le peintre absorbé par la création, André Lemaître est sourd à son temps. Les émotions du siècle ne passent pas dans son art. Il a tellement à faire avec le vivant, qui dans l'atelier et aux abords immédiats, attend son moment de peinture. La vie du village, comme partout, cache ses singularités pour n'offrir que l'ennui générique. André Lemaître peint le sentiment tragique des choses naturelles, il emprisonne dans ses tableaux une certaine épaisseur du temps faite d'émotions, de drame et de douleurs personnels. Sont absents les rêves que l'homme n'a pas eus et la peinture est un recours à la vie. Il peint inlassablement en homme rude et rigoureux et puise dans son fond de désir. Ainsi ne plus avoir d'âge, chasser de sa conscience le sentiment de l'histoire et le besoin d'accumulation dans cette vie : l'économie des moyens conduit au paradis, à l'immobilité, et la peinture des petits riens se fait sagesse.

André Lemaître voyage autour de sa chambre. Ses sujets sont simples comme au premier matin du monde, choisis à portée d'atelier. A l'instar de son aîné Jules Rame, on pourra dire que, non sans orgueil, il a limité son horizon à celui de la plaine de Caen et Mézidon. Sa Normandie a des accents pathétiques sans grandiloquence, des traits rudes sans dureté, il y règne l'humilité des petits riens, des bords de table et des bords de mares. Le lavoir à Condé-sur-Ifs n'est rien de plus que ce que voit le pinceau, sans fable. En fait, André Lemaître n'a pas vraiment de sujets ; la répétition, la banalité les a détruits depuis longtemps. Dans ces fragments, ces moments dans les séries ininterrompues, n'est vrai que ce que le pinceau veut. Pas de voiture, mais beaucoup de ces fils électriques qui interprètent si bien le dépouillement de l'hiver. Dans l'imaginaire du tableau, la part de réalité est exhalée, elle transpire du pinceau ; et lorsqu'elle paraît extérieure, c'est que l'œuvre est ratée. Est sienne l'éternelle leçon d'humilité qui ressasse comme une litanie la vanité de la peinture et nous renvoie toujours à la méditation sur l'assiette, le verre ou le morceau de pain. Voilà la part douloureuse mais durable de sa forte contribution.



Lavoir à Condé-sur-Ifs (1974)  
Collection particulière

Paysages, natures mortes, portraits, les motifs sont certainement présents dans la peinture d'André Lemaître. Nous nous garderons cependant de nous attarder sur des pauvres indices préférant considérer qu'André Lemaître est toujours un peintre d'intérieur même lorsque son chevalet est posé au bord du Laizon. L'introspection peut parfois aller très loin lorsque le cruchon s'accolle aux poissons et à la chaise. Airan, Cesny, Condé ne sont que des lieux de mémoire, tandis que les objets sont les simples jalons d'une stoïque vie tranquille.

Au regard de cet œuvre le maître-mot est peut-être « asseoir » ; constituer par le seul pinceau les solides qui charpentent la figuration mais aussi faire usage des tons rompus par une gradation subtile de tous les intermédiaires, sans blanc ni noir, afin d'emprisonner les particules d'émotion que le ton franc aurait probablement exclues. Ainsi le volume se fait tâche parce que le pinceau est encore une fois le seul guide, et l'effet de style s'absorbe le plus souvent dans la simplification »

**Alain Tapié**

Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Caen

Extraits du Catalogue de l'exposition :

Lemaître, Musée des Beaux-Arts de Caen, 1992

<https://www.editions-hazan.fr/auteur/alain-tapie>



Les merlans (env. 1961)  
Collection particulière



Rue à Cesny (1968)  
Collection particulière



1995

## UN ART SÉVÈRE ET UN DON D'ADMIRATION

Ce qui frappe d'abord dans l'œuvre d'André Lemaitre, c'est sa sévérité et son sens de la construction. Il me semble qu'elle s'inscrit dans ce grand courant français qui va de Saint-Bernard à Port-Royal-des-Champs, des cisterciens aux jansénistes. Il n'y a pas que de la légèreté et de la frivolité dans notre beau et grand pays. De temps en temps, on voit se dresser en France des hommes charpentés de pierre comme des églises. Les gens de cette famille sont Fouquet, les frères Le Nain, Jean-François Millet et, plus proche de nous, Gruber. En littérature, je pense à Bernanos.

L'autre courant plus gracieux existe aussi, il parcourt le 18ème avec Watteau et Boucher, la fin du 19ème avec Renoir. Souvent ce courant s'essouffle dans le maniérisme.

Cette appartenance chez André Lemaitre à ce grand courant sévère de l'art français a été longtemps la cause d'un malentendu avec le public cultivé de la ville de Caen. On disait à ses débuts : « je ne comprends pas..., c'est trop noir ». A sa première grande exposition à Caen, en 1949, chez Alleaume, un critique remarquait justement, que ces œuvres inattendues ne lui faisaient pas regretter celles exécutées avec du sucre et du nougat.

C'est qu'à cette époque et bien plus tard encore, l'esthétique dominante était un post-impressionnisme tardif et que les peintures comprises du public étaient celles des héritiers directs ou indirects du grand peintre normand Eugène Boudin. Comment cet instituteur de campagne a-t-il pris le temps de peindre, comment a-t-il pu élaborer une œuvre aussi personnelle et aussi puissante sans quitter pratiquement le triangle relativement exigu qui va de Caen à Lisieux en passant par St Pierre sur Dives.

Je tente une explication, c'est que cet homme à l'art sévère, comme celui de Philippe de Champaigne ou de Zurbaran en plus de ses dons de peintre et de sa volonté, avait un don supplémentaire : le don d'admiration, admiration devant les grands maîtres et admiration devant la nature, devant ce que Giono appelle le chant du monde.

Aujourd'hui, l'Etat semble avoir redécouvert la notion de « Pays » (dans le sens Pays d'Auge, Bessin, etc...). Bien avant André Lemaitre avait certainement pressenti qu'en piochant patiemment dans son coin, autour de Bissières et Soignolles, son œuvre atteindrait des sphères beaucoup plus larges.

On dit que les artistes sont égocentriques, mais je voudrais vous donner un aperçu de nos conversations. Autour de la grande table de Cesny, assis l'un en face de l'autre, un bon verre à la main et dans la fumée de nombreux cigares et cigarettes, nous partions pour les Iles, non pas les Iles au Trésor chères à Stevenson ou à Jules Verne, mais pour des îles ou territoires de nos peintres préférés. Ces peintres dont nous connaissions les moindres recoins de leur vie avaient pour noms : Goya, Géricault, Corot, Courbet, Cézanne, les grands expressionnistes flamands : Permeke, Ensor, et les fauves comme Van Dongen. Lemaitre n'aimait pas beaucoup le métier académique des surréalistes ni l'œuvre des abstraits. Nous parlions peu des dernières avant-gardes, nous pensions avec Guehenno, qu'être dans le vent c'est avoir un destin de feuilles mortes. Nous ne parlions jamais d'argent, ni de contrats, ni de galeries, ou de marchands de tableaux, conversation favorite de la plupart des peintres ; genre de questions qui nous tracassaient, question philosophique à résoudre : a-t-on le droit, quand on est grand artiste, de faire exécuter des faux et de les signer pour soutenir un collègue dans la difficulté, c'est ce qu'a pourtant fait Corot pour aider Daumier.

Nous pouvions longuement discuter de l'attitude des personnages peints par Courbet dans son atelier où Proudhon prend la pause à côté de Bruyas et de Baudelaire, ou du corsage jaune de la bohémienne qui s'appuie sur un tas de cailloux au premier plan de la cathédrale de Chartres de Corot.

Il avait le don d'admiration, non pas pour copier des modèles, mais pour trouver des exemples, les grands exemples de la pérennité du génie français.

Puis, après une heure ou deux comme cela, il disait brusquement, « montons dans l'atelier ».

Il se tenait à droite, près de son fauteuil et son oeil bleu à la fois ironique et inquiet, guettait mes réactions ; montrer ses œuvres est toujours impudique.

Le chevalet se tenait vers le milieu, un peu de biais, sous la lumière crue de la verrière, et dans l'ombre, en retrait, on apercevait les grands châssis sans cadres, les hommages : Hommage à Goya, Manet, Géricault, Courbet, Ensor et Van Dongen. Qui aujourd'hui peint des hommages ? Et puis, il sortait ses natures mortes aux harmonies graves, à la structure simple, mais où chaque chose est à sa place :

- chant du violoncelle,
- et grande maîtrise.

Puis venaient les paysages ; pas de beaux points de vue, pas de Venise ou de Riviera, mais une maison de guingois, un poteau électrique, un arbre décharné par l'hiver, de grandes plages de vert et de brun, plaquées par de grosses brosses.

Combien de fois as-tu ainsi affronté le vent d'automne, planté ton chevalet dans les chemins creux, « fauves et odorants comme des bêtes », admiré la grande chevauchée des nuages ou cherché à capter quelque reflet perdu dans l'eau dormante d'une mare ?

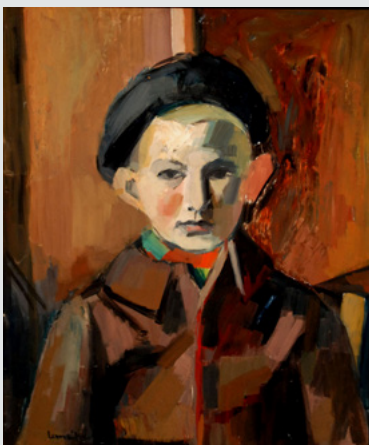
Quelqu'un a dit qu'il fallait une petite musique en soi pour faire danser le monde, cette petite musique tu l'avais, mais tu l'as puissamment orchestrée pour faire danser quelques thèmes simples : de beaux fruits sur une nappe blanche, un enfant à l'émouvant béret, un paysage sous la pluie. En répétant inlassablement ces thèmes, d'expressionniste, tu es devenu classique et, miracle se faisant, tu es resté fidèle à tes engagements du début, à travers un siècle qui a connu en art, toutes les ruptures. Et pourtant, tu es plus moderne que tous ceux qui sont à l'affût de la dernière avant-garde. Pour la jeunesse qui cherche désespérément ses repères, quel exemple et quel message laissé par l'ancien pédagogue !

**Henri Thomas**

Grand Prix de Rome 1956

Extraits de l'éloge funèbre prononcé  
devant la dépouille d'André Lemaître

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri\\_Thomas\\_\(peintre\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Thomas_(peintre))



L'enfant au béret (1950)  
Musée André Lemaître, Falaise



Le presbytère de Billy (env. 1955)  
Conseil départemental du Calvados



Hommage à Gustave Courbet (1978)  
Musée André Lemaître, Falaise

2008

## CERTAINEMENT LUI

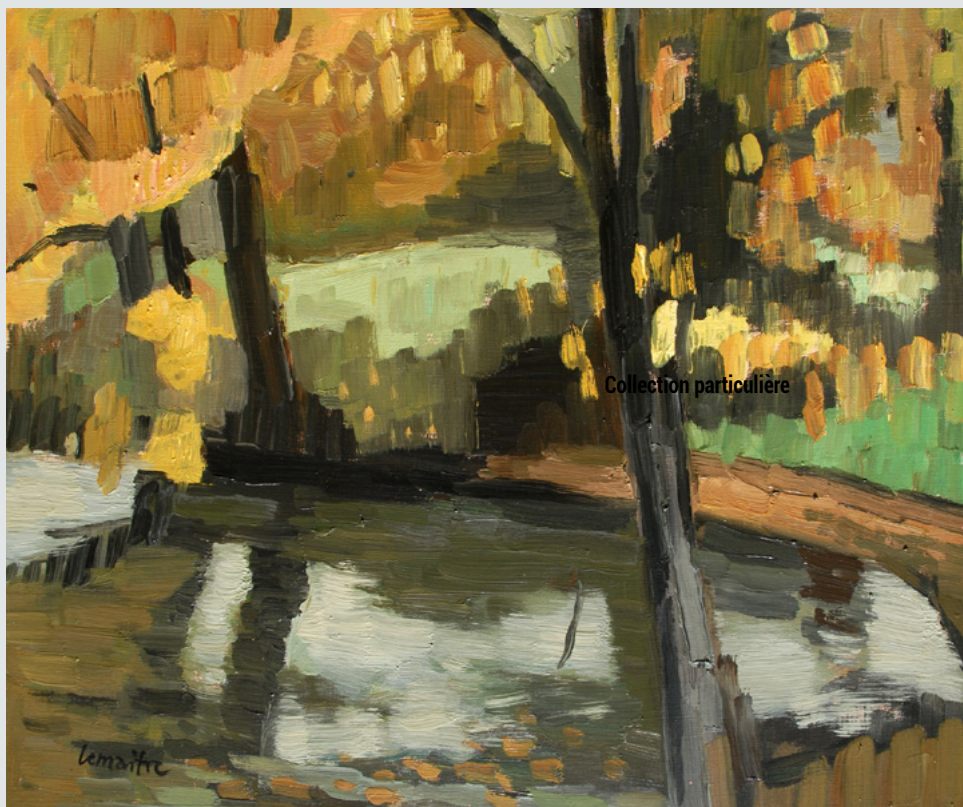
*Je découvre André Lemaître – certainement LUI, par l'expression construite de son œuvre toute faite de synthèse en plans et de sensibilité de la touche et de la couleur. C'est un réel bonheur que de voir rassemblées autant de toiles. Au même titre que Loutreuil, que Segonzac, que Villeboeuf, etc... il est à redécouvrir. Et prendre chacun ses distances devant autant d'apport plastique et de sensibilité de cœur et de l'esprit.*

**Philippe Vidal**

*Conservateur du Musée Dunoyer de Segonzac*

*A Boussy-Saint-Antoine*

*Livre d'or de l'exposition : André Lemaître à l'Orangerie du Sénat, 2008*



La mare de Bissières à l'automne (1972)  
Collection particulière



2021

## LE VERTIGE D'UN UNIVERS ENTIER

*Fleurs en bouquet, bord de rivière, femme en portrait, villages sous la pluie. Ce n'est pas un inventaire à la Prévert. C'est ce que peignait André Lemaître ; il aimait l'Hiver, les ciels gris, les arbres nus, l'herbe verte et drue.*

*L'important, ce n'était pas pour lui, seulement le choix de ces thèmes. C'était l'originalité dans l'expression de ce qu'on appelle le style. Dévoilant, sans qu'il l'ait recherché, sa profonde et forte personnalité, son originalité était sa représentation du monde tel qu'il le voyait, le pensait en peintre, en artiste. C'est ce qui nous touche si profondément, si précisément, parce qu'en contemplant ses œuvres, résonnent en nous la beauté, l'émotion, la force d'expression de sa peinture, vertige d'un univers entier, rassemblé, contracté dans un rectangle de toile.*

« *Pintura e cosa mentale* » ce jugement ancien est toujours actuel, malgré le déferlement d'images sur les écrans numériques, tablettes et smartphones ; contraire à ce flux violent et envahissant qui finit par provoquer narcose et overdose. La peinture résiste ; les peintres existent. Il suffit de contempler, de s'immerger dans la vision d'une composition picturale d'André Lemaître, si vivante, si vibrante d'une vie intérieure intense, pour ressentir un sentiment de plénitude, de calme mêlé d'exaltation, loin du monde, loin du bruit. C'est l'ambition et la vocation de l'art pictural tel que l'a voulu et conçu André Lemaître, pour lui et pour nous, avec sa force et son originalité qui révèlent les grands et bons artistes. Ceux dont la peinture restera vivante dans nos yeux éblouis... pour longtemps, pour toujours.

Merci André.

**Claude Quiesse, Peintre**  
<http://claud-quiesse.com/>



Nature morte au vase bleu (1972)  
Collection particulière



La pluie (1982)  
Conseil régional de Normandie